

ANGELA FERNANDES

L'OASIS

Chronique d'une utopie permacole

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042535216

Dépôt légal : octobre 2026

*L'espèce humaine est profondément malade.
Elle n'en a plus pour longtemps.
C'était une expérience aberrante.
Bientôt le monde sera rendu aux intelligences saines,
les intelligences collectives.
Les colonies et les ruches.*

L'Arbre monde, Richard Powers

Mardi 6 juin, 11 heures. La circulation de la rue du Chemin Vert est incessante, tonitruante. L'interminable serpent de tôle s'écoule en flot continu jusqu'au boulevard Richard Lenoir. J'attends un taxi, en bas de l'immeuble d'une amie qui m'a hébergée pour ma dernière nuit à Paris.

En ouvrant les yeux ce matin-là, je m'étais dit : *aujourd'hui, c'est enfin le grand départ !* Confiante dans la promesse d'un avenir aussi rayonnant que le serpent gonflé d'essence qui ondoie sous mes yeux sur l'asphalte poudré d'or, j'ai hâte de m'engager sur cette route pavée pour mes pas, qui va me mener vers mon destin.

Pressée d'en finir avec Paris et de partir, je file à travers la gare Montparnasse comme on fend l'air, indifférente au brouhaha assourdissant, bruissant de conversations, d'annonces répétitives tombant des haut-parleurs et à la foule grouillante, compacte, fébrile, qui étouffe dans la chaleur moite et précoce de cette fin de printemps. Une fois mes bagages à bord, je redescends sur le quai pour fumer une dernière cigarette. La rame est à l'arrière du train, sous la partie abritée de la gare, plusieurs dizaines de wagons me séparent de l'air libre. Trop loin pour me déplacer. Éclairé par une lumière pisseuse et pleine d'ombres, le quai est quasi vide à perte de vue. Sur mon petit nuage, je me sens ivre de légèreté et d'audace, si confiante que c'en est absurde. Comme si l'univers me faisait un clin d'œil pour me signifier que je suis sur la bonne voie (ce qui est le cas !), faisant exactement ce que je suis censée faire. Au bon endroit, au bon moment. Prête même à tenter le diable. Et je ne crois pas si bien dire. Sûre de mon impunité (le ciel me tient par l'épaule, il m'envoie des signes, c'est dire), je me planque vaguement derrière une grosse colonne. Mais j'ai à peine le temps de tirer trois taffes que deux policiers me débusquent. La fumée (de l'enfer ?) m'aura trahi.

— *Madame, je viens de vous surprendre à commettre une infraction. Il est interdit de fumer à l'intérieur d'une gare. Vous*

devez payer une amende de soixante-huit euros. Vous réglez maintenant ?

Voix martiale, droit dans ses bottes, matraque au côté, le torse athlétique arborant l'insigne de la police ferroviaire, Robocop m'apostrophe. Son comparse, légèrement en retrait, me dévisage en silence, inexpressif.

— *Écoutez monsieur l'agent, j'ai éteint ma clope. On en reste là, d'accord ? Avec mes excuses, monsieur l'agent.* Minimisant mon crime dans l'espoir de m'en tirer à bon compte, j'en fais des caisses dans les politesses et égards envers les représentants de l'ordre public pour rattraper le truc. Souriant à tout va, je quête dans le regard de son collègue un assentiment à ma requête, car l'autre reste hermétique à mes simagrées. Le second agent paraît plus avenant, avec sa physionomie ronde et généreuse, sa passivité neutre. J'espère en faire un allié contre son confrère, nettement plus à cheval sur le respect de la loi. Mais il se borne à dodeliner de la tête, tout en remuant les lèvres sans qu'aucun son n'en sorte.

— *Madame, vous avez enfreint la loi. Vous devez payer une amende,* insiste l'autre qui enchaîne, ferrant la belle proie ayant bêtement mordu à l'hameçon.

Prise en faute comme une gamine, je souriais à m'en faire mal aux joues depuis le début de l'échange. Il va laisser tomber, ai-je pensé, sûre de mes capacités de persuasion, c'est un truc insignifiant. Y a pas mort d'homme ! (ma formule préférée lorsque je ne veux pas voir la réalité en face.) Pourtant, face à une inflexibilité sans commune mesure avec la gravité du crime, je déchanter très vite.

— *Mais vous n'avez donc rien d'autre à foutre ?* Les paroles malheureuses fusent avant même que je réalise ce que je suis en train de lui cracher au visage. Un verrou vient de sauter. Le défiant d'un œil mauvais, je parle aussi cru que je le pense, révoltée par l'absurde de la situation. Pourquoi ce crétin vient-il m'emmerder un jour pareil ? C'est pas aujourd'hui qu'il faut me casser les pieds avec des conneries. Il n'y a pas âme qui vive sur le quai, tous les passagers sont sagement assis en attendant le démarrage du train, ce qui ne va pas tarder. Ma clope à peine entamée n'a intoxiqué personne à part moi.

Pourquoi s'acharne-t-il ? L'ennui ? Le désœuvrement ? Un quota d'amendes à respecter ? Durant une seconde, j'oublie qu'il est flic, l'autorité sacrée qu'il est supposé représenter, le respect que je lui dois, mon infraction et l'obligation de me plier à la loi. Mon vernis de surface de citoyenne sans histoires a craqué. Je me fiche de son amende. La seule chose qui m'importe, c'est de sauter dans le train et partir. Mais l'agent en a vu d'autres, évidemment, et sa réaction ne se fait pas attendre. Aussi sec, l'homme s'avance d'un pas, presque menaçant, se grandissant encore comme pour en imposer davantage. Et là, je comprends que les choses ne sont pas près de s'arranger.

— *Monsieur, je quitte Paris définitivement. Soyez sympa. Vous n'allez plus me voir dans les parages de sitôt...* Je baisse de plusieurs tons pour retomber au niveau de la supplique. Je suis en colère mais pas stupide. M'obstiner dans l'affrontement ne mènera à rien, autant rabattre mon caquet pour en finir.

— *Vous payez comment ? Par chèque ? Espèces ?* Il ne m'écoute plus et sort son carnet à souches pour commencer à remplir le formulaire de l'amende.

— *J'ai pas de chéquier et pas assez de liquide. Envoyez-la chez moi,* finis-je par conclure, de guerre lasse, en lui tendant ma carte d'identité.

— *Dans ce cas, le montant augmente de cinquante euros, pour les frais de dossier. Cela vous fera un total de cent dix-huit euros,* précise-t-il en finissant de compléter le document, dont il me tend un double.

Elles m'auront coûté cher ces trois taffes ! Je me fustige intérieurement, et muselant un sentiment d'injustice (déplacé mais bien présent), je replonge dans mes pensées, desquelles reflue un souvenir dont l'effet est instantané : je me remets à sourire. Mon cerveau (probablement) saturé d'hormones du bonheur est résolu à me faire voir la vie en rose. Soudain, dans un éclair, plus rien n'a d'importance, même pas cet emmerdeur de fonctionnaire et son misérable petit bout de papier. Ma bonne humeur revient tandis que je parcours le document, me souvenant que l'adresse inscrite sur ma carte

d'identité date de l'époque où je vivais en Haute-Garonne. D'où je suis partie dix ans auparavant. D'où mon courrier n'est plus réexpédié depuis très longtemps. Et c'est celle qui apparaît sur l'amende. Ils ne sont pas près de me retrouver... La chance... La chance... J'ai l'impression de m'échapper de prison. Me sens libre comme l'air. Plus rien ni personne ne pourra m'arrêter dans la course vers mon destin.

Six heures plus tard, à la descente du train, je saute dans les bras d'Alex-2 comme si nous étions des amis de longue date. Le cauchemar citadin est déjà loin derrière. Une existence saine à la campagne m'attend. Ma nouvelle vie vient de démarrer.

Première partie

Préambule

J'ai posé les pieds dans le Béarn vers la fin du printemps. Puis l'été s'est langoureusement étiré entre canicule, les allées et venues de wwoofeurs¹ et autres visiteurs, force bières et pétards, et un sentiment constant d'exaltation qui me donnait l'impression de vivre une fête continue.

Avec l'automne, la pluie est arrivée et n'a cessé de tomber un mois durant. Jamais vu autant de flotte tomber du ciel. On dit le Béarn humide, seulement là, ce n'était plus un euphémisme mais une punition divine, comme si Dieu nous pissait dessus, jusqu'à nous noyer dans notre connerie.

Le malheur fait qu'il a parfaitement réussi son coup, puisque c'est exactement ce que nous sommes en train de faire : nous noyer dans notre connerie.

Six mois plus tard, voici comment on en est arrivé là.

1 Un wwoofeur est un bénévole, reçu dans de petites exploitations, où vivent et travaillent des familles ou des collectifs, leurs hôtes. Le wwoofeur aide au travail agricole et partage la vie quotidienne des hôtes qui leur offrent le gîte et le couvert. Le terme « wwoofeur » vient de WWOOF, acronyme de World-Wide Opportunities on Organic Farms, réseau mondial de fermes biologiques.

1

De la lose à l'aubaine

Avant de tenter l'aventure, j'habitais aux Lilas, de l'autre côté du périph parisien, dans un joli petit studio dont je n'arrivais plus à payer le loyer. À 58 ans, fauchée et au chômage depuis des mois, je cheminais tranquillement vers une précarité aussi prévisible qu'une mort annoncée. Pour sauver mes fesses de la rue, j'ai eu l'idée de chercher une colocation, tablant sur le fait que le partage des factures m'aiderait à m'en sortir ou me permettrait de vivoter, en attendant des jours meilleurs. Je n'avais qu'une seule exigence : une piaule pas chère, en banlieue, dans Paris, peu importait. Mais ce qui me paraissait simple, ne l'était pas du tout.

D'abord, le critère de l'âge s'avéra un obstacle. Les quarantennaires actives ne voulaient pas d'une vieille peau qui leur rappellerait bien trop tôt ce qui leur pendait au nez, tôt ou tard. Les plus jeunes, dans la vingtaine ou la trentaine, ne voulaient pas d'une senior (pour ne pas dire grand-mère) pour qui faire la fête non-stop n'était plus qu'un lointain souvenir. De mon côté, je ne me voyais pas non plus partager un toit exclusivement avec des quinquagénaires, configuration qui de toute façon ne s'est jamais présentée. Vint ensuite le critère géographique, c'est-à-dire envisager de me retrouver à vivre à Pétaouchnok, avec un métro ou une gare, dans le meilleur des cas, à plusieurs dizaines de minutes de chez moi pour ensuite m'enquiller quatre-vingt-dix minutes de transports en commun. En bonne citadine, habituée au métro en bas de chez moi, cela me paraissait absolument insurmontable et surtout impossible à tenir comme rythme, le jour où j'aurais, enfin, dégotté un boulot. Bref, c'était mal barré et mes recherches ne menaient à rien. Et puis un samedi, en buvant un thé avec ma cousine, perdue de vue depuis vingt ans mais retrouvée grâce à Facebook (eh oui les réseaux sociaux contribuent aussi au resserrement des liens familiaux), elle me lâche, avec le ton de l'évidence :

— Mais enfin, c’est dans un truc alternatif que tu dois aller. Un genre d’endroit comme un écovillage² ou un truc comme ça. C’est là-dedans que tu dois chercher.

Bon sang de bonsoir, mais c’est bien sûr ! Comment n’y avais-je pas pensé !

Il faut dire que lors de nos retrouvailles – au bout de vingt ans, nous avions beaucoup de trucs à nous raconter ! – je l’avais serinée avec mon dernier boulot, qui justement fricotait bien avec les milieux alternatifs. Durant trois ans, j’avais bossé dans une ressourcerie³, située à côté du Père-Lachaise, très connue dans le milieu de l’économie circulaire, érigée même en modèle pour sa gestion financière et sociale, mais qui à l’origine était un squat, légalisé depuis, fondé bien entendu par des squatters « professionnels ». La plupart des gens l’ignorent, mais squatter exige un sacré savoir-faire, ça ne s’improvise pas. On pourrait même dire que c’est très *technique*. La preuve, au bout de dix ans, nous étions le spot parisien incontournable des tenants de l’occupation illégale, qui venaient soit pour se fournir en matos de toutes sortes, soit pour boire un coup et taper des clopes, soit pour donner un coup de main, soit juste pour travailler, puisque c’est là qu’ils travaillaient.

Imaginez une caverne d’Ali Baba de 600 m², un monumental coffre-fort abritant notre fabuleux trésor. C’était l’atelier et mon lieu de travail.

2 Un écovillage (ou éco-village, éco-lieu, éco-hameau), est une agglomération rurale, ayant une perspective d’autosuffisance reposant sur trois axes : un modèle économique alternatif, une place prépondérante accordée à l’écologie et une vie communautaire active. Un des objectifs de ce concept est de redonner une place plus équilibrée à l’humain en harmonie avec son environnement, dans un respect des écosystèmes présents. Le principe de base est de ne pas prendre à la terre plus que ce qu’on peut lui retourner. Les modes de culture alternative, comme la permaculture, par exemple par le biais de l’agroécologie, y sont mis en pratique.

3 Une ressourcerie est une structure qui gère la récupération, la valorisation et la revente de biens sur un territoire donné. Elle a également un rôle de sensibilisation et d’éducation à l’environnement. De nombreuses structures ont également un rôle lié à l’insertion par l’activité économique, ce qui amène une dimension sociale supplémentaire.